

Mdm

(Matière de mémoire)

Il faut que je fouille, je dois de ces années mettre au jour ce qui s'y trouve et y attend, sans même attendre, qui y occupe une place indue, y recèle peut-être, qui sait, un souvenir perdu. Je l'ai annoncé, je dois m'y résoudre, non pour tenir une parole que je n'ai donnée à personne, non par la foi d'un serment que je n'ai jamais prononcé, mais parce que me rétracter maintenant n'infléchirait en aucune manière le cours des choses, rendrait à l'arbitraire le pouvoir absolu qu'il fait peser sur mon silence. Et qu'en l'absence d'étoile dont la permanence assure chaque nuit le cap et la position de celui qui s'est mis en route, l'ampoule nue d'un grenier qui a laissé l'inutile l'envahir fera tout aussi bien l'affaire.

Ça se termine vers 1991. Quelques jours, quelques semaines avant la fin programmée de son séjour au Centre Camille Claudel, où il effectue son service civil, B lui téléphone, lui annonce le résultat du concours : il est reçu. Une autre vie va pouvoir commencer, bientôt.

Il a trouvé ce poste plus ou moins par hasard. Le Centre socio-culturel Camille Claudel (qui doit son nom au respect vraisemblablement millénaire d'une règle de genre, particulière aux infrastructures relevant, dans cette commune, de l'espace public : école Marie Curie, rue Eugénie Grandet, Salle Maria Callas, toutes sont baptisées au nom exclusif d'une marraine [l'information est inexacte. Il existe par exemple un stade Michel Hidalgo (N.d.A.)]). La Ville-aux-dames porte bien son nom. Mais sa taille modeste ne permet pas, toutefois, d'y faire figurer toutes les femmes célèbres de l'histoire de France : pas de bibliothèque Marguerite de Navarre, aucune caserne Christine de Pisan ni de guinguette Marie Brizard) avait besoin d'un factotum qui ne lui coûterait rien. Dans ces conditions, un conscrit ayant objecté par conscience, entretenu directement par les services du ministère de la Défense, était un choix judicieux. Depuis, dit-on, l'occasion s'est transformée en méthode, et le contingent biennuel d'objecteurs de conscience n'a cessé d'augmenter, au moins jusqu'à l'abrogation du service militaire (ou civil) obligatoire.

Il a rendez-vous avec la présidente du Centre et son directeur. Le directeur, il s'en apercevra par la suite, est un homme qui fume beaucoup. Il achète des cigarettes pourvues d'un filtre qu'il décapite automatiquement [je ne me rappelle plus la marque, peut-être Peter Stuyvesant, ou Philipp Morris (N.d.A.)]. Pourquoi ne choisit-il pas les mêmes, sans filtre ? Pendant l'entretien qui décidera des deux années du service à venir, il a le plus grand mal à réfréner d'imperceptibles spasmes qui l'agitent sans raison. C'est étrange. Il n'a rendez-vous ni avec l'amour ni avec la mort, mais seulement avec un fonctionnaire et son élu de tutelle, qu'il oubliera deux ans plus tard.

Depuis que Mitterrand a entamé son deuxième mandat, le statut d'objecteur de conscience est accessible sur simple demande. Il n'est plus nécessaire de plaider sa cause au nom d'impératifs religieux ou idéologiques, tout au plus peut-on rappeler à l'officier psychologue

chargé d'instruire ce genre de cas (les « trois jours », passage obligé, ne sont pas abolis pour autant) son aversion des armes à feu et l'affaire est entendue. Elle l'est pour lui, depuis quelques jours déjà, lorsqu'il se rend, l'esprit tranquille, à la caserne Maurice de Saxe pour y subir divers exposés magistraux sur la nature de l'armée, une interrogation écrite traitant de suites à compléter ou d'engrenages à rotation incertaine, (à laquelle ses résultats lui valent d'assister à deux heures d'information, dispensées par un capitaine, sur la Préparation Militaire Spécialisée), le simulacre d'une douche auquel il se plie sans broncher. En ce lieu, étant donné ce qui attend la plupart des appelés dans un futur proche, la longueur de ses cheveux devient rapidement un sujet de conversation que certains lui proposent, pour faire connaissance, peut-être, ou pour conjurer un silence solitaire qui n'est pour eux le présage d'aucune échappatoire.

Son statut dérogatoire à la vie militaire repose pourtant sur un mensonge. Si le treillis ne l'attire guère, pas davantage que l'humour des chambrées, les armes, ces armes factices que les jeux des garçons savent rendre réelles, ne lui répugnent pas. Amateur naïf de tous les westerns depuis *L'Homme qui tua Liberty Valance*, il s'est souvent vu, en imagination, coiffé du même chapeau que celui de *Josey Wales hors-la-loi*, remplacer Dean Martin dans *Rio Bravo*, boucler le ceinturon à double holster de *L'Homme aux colts d'or*. Et s'il a l'occasion de manipuler un revolver [un jouet bien sûr, pour peu qu'il s'agisse d'une réplique de bonne facture d'un six-coups, par exemple du Colt Single Action Army — *The Peacemaker*, celui de Wyatt Earp — d'un poids suffisant et reproduit à l'échelle (N.d.A.)], il n'hésitera pas à tester encore une fois sa dextérité, l'index glissé dans le pontet, devant la détente, alternant rapidement moulinets en avant et en arrière, les interrompant soudain d'un repli vif des doigts, saisissant la crosse, la plaquant contre sa paume, prêt à faire feu.

Deux années passent, dont les jours sont comptés par les allers-retours en mobylette — ce n'est pas la sienne, c'est celle de B — entre le Centre et ce petit appartement en ville, deux pièces sous mansardes qui transforment l'été en fournaise. Il y a aussi le voisinage du bar à hôtesses dont la patronne sévère aime tellement les chats que son rictus peu amène se mue en sourire dès qu'il lui apprend que celui qui évolue sur les ardoises et le zinc des gouttières pour aller pisser sur son lit est le sien, leurs vies encore riches d'avenir, les longs après-midi de fin de semaine où leurs sexes s'enflamment l'un l'autre.

Dans le sillage d'A qu'ils voient souvent, et sous l'impulsion du concours dont la réussite est un objectif absolu, s'organise une intense production d'œuvres éparses, fruit vraisemblable d'une activité

soutenue. De cela il n'aura pas la mémoire. Il n'aura pas la mémoire des objets, mais seulement celle de leur quantité, grande, qui en est la preuve, et sur laquelle il n'est pas question de s'appesantir, sinon pour faire l'hypothèse que seule leur quantité avait un sens. Ces objets seront tous brûlés, un par un, leur cendre recueillie et conditionnée dans autant de boîtes de conserve en fer blanc, soigneusement étiquetées. Les boîtes seront exposées, un peu plus tard, suspendues aux cimaises d'une galerie municipale. À l'entrée, posé à plat sur un socle étroit, il disposera, alors que l'histoire et les acteurs de l'Arte Povera lui sont encore inconnus, l'extrait d'un texte de Germano Celant dans lequel apparaît le mot « sémiotique ». Il aura le sentiment, à ce moment-là, d'une chose sérieuse et véritable, auquel répondra dans une exacte mesure celui d'une chose identique, cette fois-ci ridicule et vaine. Il n'éprouvera pas tout de suite ce sentiment. Il ne l'éprouvera pas complètement, avec toute l'évidence dont l'inutile clarté lui apparaîtra petit à petit, au fil des années qui suivront et qui s'efforceront, sans succès notable, de jouer contre lui, tour à tour, l'indifférence, le mépris, l'attente, l'oubli, le renoncement, la résolution.